

Todorov, Colomb, Motecuhzoma et les autres

Javier Garcia Mendez

Volume 25, Number 3 (147), June 1983

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30502ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Garcia Mendez, J. (1983). Todorov, Colomb, Motecuhzoma et les autres. *Liberté*, 25(3), 167–178.

JAVIER GARCIA MENDEZ

TODOROV, COLOMB, MOTECUHZOMA ET LES AUTRES

Tzvetan Todorov, *La Conquête de l'Amérique —
La question de l'autre*, Paris, Seuil, 1982, 269 p.

Le dernier livre de Tzvetan Todorov réserve au lecteur quelques surprises. Surprenant d'abord que celui qui, dans les années soixante, consacrait une large part de ses efforts à l'élaboration d'une théorie formelle de la littérature s'adonne aujourd'hui à la tâche d'interpeller des récits en s'attardant quasi exclusivement à leur contenu et en réduisant au minimum les questions d'ordre théorique. Surprenant aussi l'intérêt pour l'inscription historique de ces textes chez un chercheur jadis attiré au premier chef par la découverte d'une grammaire universelle — atemporelle, anhistorique — du récit. Surprenant également que Todorov, porté autrefois à lier la sémiotique à la poétique, la logique, la linguistique, la sémantique, la rhétorique, l'herméneutique, engage maintenant cette discipline dans des voies qui la conduisent vers le terrain de la sociologie, de l'histoire, de l'éthique, et de la politique.

Le parcours qui a conduit Todorov à une situation terminale tellement différente de la situation initiale doit être multiple et difficile à établir. Un aspect décisif de ce parcours semble toutefois très aisément identifiable: la découverte de Bakhtine. Il faudrait parler plutôt d'un changement de perspective

sur la production du sémioticien soviétique que Todorov ne convoquait, dans ses premiers textes, que de manière ponctuelle, à travers des références à la théorie du dialogisme¹ et qu'il désignait en 1969 comme «un des derniers Formalistes»². En 1981, Todorov publie un livre autour de la leçon de Bakhtine³, où celui-ci devient «le plus important penseur soviétique dans le domaine des sciences humaines et le plus grand théoricien de la littérature au XX^e siècle» (p. 7).

Ce sont les idées de Bakhtine ayant trait à l'altérité, son anthropologie philosophique, qui constituent le lieu d'origine du nouveau livre de Todorov. Pour Bakhtine — je cite le précédent livre de son disciple —, «il est impossible de concevoir l'être en dehors des rapports qui le lient à l'autre»; pour Todorov, «le sémiotique ne peut être pensé hors du rapport à l'autre» (p. 163). En outre, pour accomplir sa recherche sur la découverte de l'autre, sur les relations à autrui et sur la place qu'y occupe la connaissance, Todorov choisit une voie toute bakhtinienne: le dialogue. Participent à ce dialogue, pour l'essentiel, les textes des voyageurs, conquérants et missionnaires venus de l'Espagne en Mésoamérique à partir de 1492 et tout au long du XVI^e siècle. Des milliers et des milliers de pages ont été parcourues pour constituer un vaste tissu de voix qui parlent sans arrêt d'un événement, la conquête de l'Amérique, événement qui, selon Todorov, «annonce et fonde notre identité présente» (p. 14). Le point de départ temporel choisi se révèle privilégié pour une enquête

1. Cf. T. Todorov, *Littérature et signification*, Paris, Larousse, 1967, p. 113; *Poétique* (précédemment publié dans l'ouvrage collectif *Qu'est-ce que le structuralisme?*), Paris, Seuil, 1968, pp. 44-45/100-101.

2. «Comment lire?», in *Poétique de la prose*, Paris, Seuil, 1971, p. 251.

3. *Mikhaïl Bakhtine le principe dialogique* (suivi de *Ecrits du Cercle de Bakhtine*), Paris, Seuil, 1981.

sur la question de l'autre, l'année 1492 symbolisant, dans l'histoire de l'Espagne, un double mouvement de rencontre et de refus de l'altérité humaine: «en cette même année le pays répudie son Autre intérieur en remportant la victoire sur les Maures dans l'ultime bataille de Grenade et en forçant les Juifs à quitter son territoire; et il découvre l'Autre extérieur, toute cette Amérique qui deviendra latine» (p. 54). Quant à la méthode dialogique choisie par Todorov et à la forme que prend l'ouvrage, elles reçoivent leur raison d'être de la problématique dont traite le livre: «J'interpelle, je transpose, j'interprète ces textes, mais aussi je les laisse parler (d'où tant de citations), et se défendre (...); ces personnages ne parlaient pas le même langage que moi; mais ce n'est pas faire vivre l'autre que de le laisser intact, pas plus qu'on y arrive en oblitérant entièrement sa voix. Proches et lointains à la fois, j'ai voulu les voir comme formant l'un des interlocuteurs de notre dialogue» (p. 254). A travers cette multiple convocation de voix, Todorov arrive à construire un texte fascinant, autant par le cumul d'érudition qui le sous-tend et l'habileté avec laquelle le sens des énoncés cités est déplié, que par l'intérêt de quelques-unes des interprétations avancées.

Ce qui intéresse avant tout Todorov, c'est le comportement sémiotique de ceux qui écrivent les récits et de ceux dont les récits parlent, la manière dont ils perçoivent l'autre et le monde, reçoivent les signes, les interprètent et s'en servent. Colomb, Motecuhzoma et Cortés sont les premiers sujets à comparaître. Le premier se montre comme un homme aux structures mentales le rattachant à la conception médiévale du savoir — il manque des attributs de l'empiriste moderne, ses interprétations de la réalité sont constamment influencées par ses croyances, l'expérience concrète ne lui sert pas à chercher la vérité mais à prouver une vérité qu'il possède déjà —, un homme qui se méprend à propos de la valeur sémiotique de ce qu'il voit et qui prend pour des signes ce qui ne l'est pas, qui recueille attentivement

les informations concernant les choses, les plantes, les animaux, les astres, le vent, mais n'est nullement intéressé à la communication humaine. Colomb ne peut dépasser le stade d'une perception sommaire des Indiens, incapable qu'il est de les voir comme sujets et de comprendre que leur système de valeurs est différent du système de valeurs européen. Les Espagnols qui viennent en Amérique après Colomb dans le but de soumettre à la couronne le territoire récemment découvert sont bien différents de l'Amiral. Cortés, par exemple, apparaît comme un maître dans l'art de l'adaptation aux circonstances nouvelles et du comportement improvisé, un homme grandement intéressé à la communication, soucieux de bien interpréter les signes, excellent dans une production symbolique efficace et dans la manipulation d'autrui, capable de comprendre de manière relativement adéquate le nouveau monde qui s'offre à ses yeux. Ces intérêts et surtout ces capacités de Cortés joueront un rôle de première importance dans le cours que prendront les événements lors de l'affrontement militaire entre les conquérants et les Indiens. A travers une analyse très circonstanciée, Todorov montre comment la conception que les Indiens ont de la réalité, leur manière de surinterpréter les signes et de méconnaître leur force pratique, d'être davantage tournés vers le passé que vers le présent et l'avenir, d'avoir une parole surtout rituelle et de privilégier, dans la communication, le contact avec le monde en négligeant la dimension interhumaine, comment tout cela fait d'eux une proie facile pour les Espagnols, maîtres dans la pratique symbolique. Cette différence dans la maîtrise du symbolique — et c'est là une des thèses les plus originales de cet ouvrage — est un facteur essentiel lorsqu'il s'agit d'expliquer comment quelques centaines d'Espagnols réussirent à s'emparer d'un territoire défendu par des centaines de milliers de guerriers. Si les forces de Cortés triomphent sur les Mexicains, cela ne se doit pas seulement aux réticences de Motecuhzoma, aux luttes intestines des Indiens

et à la supériorité des Espagnols en matière d'armes — les facteurs le plus souvent invoqués par les spécialistes —, mais aussi à la façon dont ces derniers ébranlèrent complètement le système de communication de leurs adversaires et firent des signes une arme capitale dans la guerre. A travers la reconstitution de la rencontre des Espagnols et des Indiens, Todorov non seulement reconnaît la place du symbolique dans un moment capital de l'histoire du monde, mais découvre que la victoire et la compréhension de l'autre dont font preuve les Espagnols sont problématiques: d'une part, si c'est, entre autres, grâce à la supériorité dans la communication humaine que la civilisation occidentale a vaincu, cette supériorité entraîne un refoulement de la communication avec le monde; d'autre part, la compréhension des Espagnols, supérieure à celle des Indiens, conduit les premiers à piller ceux-ci, à détruire leur civilisation et leur société, et à perpétrer le plus grand génocide de l'humanité.

Le constat d'un enchaînement entre *comprendre*, *prendre* et *détruire* est le point de départ d'une réflexion qui, passant par une analyse d'événements historiques, de certains discours tenus sur ces événements et de quelques théories vouées à justifier ou à combattre les agissements des Espagnols, conduit à l'établissement d'une «typologie des relations à autrui». Cette typologie donne lieu à plusieurs types de relations qui se constituent sur, au moins, trois axes: *axiologique*: l'autre est l'objet d'un jugement de valeur; *praxéologique*: on se rapproche ou on s'éloigne de l'autre; *épistémologique*: on connaît ou on ignore l'identité de l'autre. L'étude des rapports entretenus par quelques Espagnols avec les Indiens montre que, malgré les relations et les affinités entre ces axes, il n'existe entre eux aucune implication rigoureuse: les différents comportements pouvant être rangés à l'intérieur de chaque axe — par exemple conquérir, aimer, connaître — restent autonomes et, en quelque sorte, élémentaires, ce qui explique des

paradoxes comme celui de Cortés qui connaît relativement bien les Indiens et les détruit, ou celui du père Bartolomé de Las Casas qui les aime sans les connaître.

Pourquoi ces paradoxes? Parce qu'il n'est pas facile de vivre la différence dans l'égalité, de reconnaître l'autre en tant qu'autre et de ne pas vouloir s'imposer à lui. Malgré le constat de cette difficulté, l'ouvrage ne se termine pas sur une note pessimiste. Au contraire, quelques-uns des Espagnols du XVI^e siècle convoqués par le livre s'approchent de ce que Todorov appelle — pour parler comme Bakhtine — «une nouvelle exotopie, une affirmation de l'extériorité de l'autre qui va de pair avec sa reconnaissance en tant que sujet» (p. 254). Le livre de Todorov, tentative de discours polymorphe réunissant discours narratif et discours systématique, se veut lui-même une illustration de ce type de comportement: «J'ai voulu éviter deux extrêmes. Le premier est la tentation de faire entendre la voix de ces personnages telle qu'en elle-même; de chercher à disparaître moi-même pour mieux servir l'autre. Le second est de soumettre les autres à soi, d'en faire des marionnettes dont on contrôle toutes les ficelles. Entre les deux j'ai cherché non un terrain de compromis mais la voie du dialogue» (*ibid.*).

«Ce livre même illustre-t-il cette attitude nouvelle à l'égard de l'autre, à travers mon rapport aux auteurs et aux personnages du seizième siècle?» Je voudrais prendre cette question, formulée à la fin de l'ouvrage, comme point de départ d'un bref dialogue avec celui-ci, mais en la doublant d'une autre question à propos du mot *autre*, lequel, traversant tout le texte, depuis le titre jusqu'à la dernière page, en constitue un concept capital: existe-t-il telle chose que l'*autre*?

On peut essayer de trouver la réponse à ces deux questions dans le discours même de *la Conquête de l'Amérique*, en envisageant ce discours en tant que comportement, en tant que rapport aux personnages

qu'il met en scène. Soit d'abord un exemple ayant trait à la dénomination de deux personnages, Colomb et Motecuhzoma. Dès la deuxième page et tout au long du livre, le premier est désigné par le nom de *Colon*. A la page 32, Todorov rappelle, à travers un texte de Las Casas, que l'Amiral lui-même, qui croyait que les noms devaient être à l'image de ceux qu'ils désignent, avait renoncé au sien pour en adopter un autre qui fût en accord avec le destin de fondateur de peuples qu'il s'était choisi. Et, suite à ce rappel, l'auteur ajoute, au sujet de la dénomination *Colon*: «on a compris pourquoi je tiens à cette orthographe» (p. 33). Cette reconnaissance du nom de l'autre est tout à fait pertinente dans un livre qui propose une éthique fondée sur la reconnaissance de l'autre en tant que sujet. Mais Todorov n'agit pas de la même manière face à Motecuhzoma, qu'il nomme à travers tout le livre *Moctezuma*, comportement qui devient plus surprenant quand on apprend, à travers une note en bas de page, qu'il n'ignore pas la façon adéquate d'écrire le nom du chef indien: «Il serait plus exact (...) d'écrire (...) Motecuhzoma. Mais j'ai choisi de m'en tenir à l'usage commun» (p. 61). Pourquoi, dans un cas, *tenir* à adopter une dénomination qui va à l'encontre de l'usage commun et, dans l'autre cas, *choisir de s'en tenir* à cet usage? C'est un détail, il est vrai, mais c'est à partir de détails semblables, isolés dans les textes qu'il interpelle, que Todorov, en bon sémioticien, bâtit ses interprétations. Au demeurant, ce n'est pas là le seul cas d'une attitude double du discours de Todorov. Voyons-en un autre. Essayant d'établir le mobile qui poussa Colomb à partir à la recherche de la Chine par la voie occidentale, l'auteur écarte rapidement l'intérêt pécuniaire. Après avoir cité plusieurs passages de l'Amiral où il est question d'or, il conclut: «Est-ce donc une cupidité vulgaire qui a poussé Colon dans son voyage? Il suffit de lire ses écrits en entier pour se convaincre qu'il n'en est rien. Simplement, Colon connaît la valeur d'appât que peuvent jouer les

richesses, et l'or en particulier. C'est par la promesse de l'or qu'il rassure les autres aux moments difficiles. (...) Ce ne sont pas seulement les simples marins qui espèrent s'enrichir; les commanditaires mêmes de l'expédition, les rois d'Espagne, ne se seraient pas engagés dans l'entreprise sans la promesse d'un profit; or, le journal que tient Colomb leur est destiné, il faut donc que les indices de la présence de l'or se multiplient à chaque page» (p. 16). Le fait que la cupidité n'ait pas été le mobile de Colomb — «fait» par ailleurs fort problématique — est ainsi établi grâce à la prise en compte de la participation du destinataire dans le contenu du discours de l'Amiral. Ce qui est tout à fait en accord avec la leçon bakhtinienne et avec un principe que Todorov lui-même formule de façon transparente: «le destinataire est aussi responsable du contenu d'un discours que son auteur» (p. 232). Or, lorsqu'il s'agit de juger le discours du père Bartolomé de Las Casas, la catégorie de destinataire ne joue pas le même rôle. A partir de textes du prêtre dominicain qui traduisent moins une attitude en faveur de l'expansion espagnole que les textes de Colomb ne parlent d'une cupidité obsessive, et dans lesquels les références aux avantages que la couronne pourrait tirer de l'Amérique sont constamment entourées de véhéments réquisitoires contre l'exploitation des Indiens, Todorov conclut à l'idéologie colonialiste de Las Casas: «Je ne veux pas suggérer, en accumulant les citations, que Las Casas, ou les autres défenseurs des Indiens, devaient, ou même pouvaient, agir autrement. De toutes les façons, les documents que nous lisons sont le plus souvent des missives adressées au roi, et on voit mal l'intérêt qu'il y aurait eu à suggérer à ce dernier de renoncer à ses royaumes. Au contraire, en demandant une attitude plus humaine à l'égard des Indiens, ils font la seule chose possible, et vraiment utile; si quelqu'un a contribué à améliorer la cause des Indiens, c'est bien Las Casas; la haine inextinguible que lui ont vouée tous les adversaires des Indiens,

tous les fidèles de la supériorité blanche, en est un indice suffisant. Il a obtenu ce résultat en utilisant les armes qui lui convenaient le mieux: en écrivant, passionnément. Il a laissé un tableau ineffaçable de la destruction des indiens, et chacune des lignes qui leur ont été consacrées depuis — y compris celle-ci — lui doit quelque chose. Personne n'a su comme lui, avec la même application, consacrer une immense énergie et un demi-siècle de sa vie à améliorer le sort des autres. Mais cela n'enlève rien à la grandeur du personnage, bien au contraire, que de reconnaître que l'idéologie assumée par Las Casas et d'autres défenseurs des Indiens est bien une idéologie colonialiste. C'est justement parce qu'on ne peut s'empêcher d'admirer l'homme qu'il importe de juger lucidement sa politique» (p. 177). Mise au premier plan lorsqu'il s'agissait des textes de Colomb, la fonction du destinataire n'est nullement analysée lorsqu'il s'agit des missives de Las Casas; il est suffisant de constater l'existence du roi comme co-responsable du contenu de l'énoncé, mais on n'en tient pas compte lorsqu'il s'agit de juger «lucidement» le destinataire.

Ce n'est pas seulement face aux personnages que le discours de Todorov se montre arbitraire, mais également face aux autres discours qui, présents ou absents, rappelés ou oubliés, déterminent l'itinéraire du sien. Cet arbitraire provoque, à propos du soi-disant cannibalisme des Indiens, une endosmose du factice dans le factuel. En effet, le cannibalisme des Américains est présenté comme un fait incontestable (p. 160), alors que la chose constitue depuis longtemps l'objet d'un débat qui donne de plus en plus raison à ceux qui voient dans l'anthropophagie des Indiens une invention par laquelle les conquérants cherchaient à justifier leurs brutaux agissements en Amérique⁴. Nulle autre est l'interprétation donnée

4. Je ne peux m'empêcher de citer ici in extenso un passage de *Caliban Cannibale* de Roberto Fernandez Retamar: «C'est dans le Journal de navigation de

par un passage de la *Historia* de Las Casas, dont Todorov — qui cite tant ce livre — ne rappelle pas

*Christophe Colomb qu'apparaissent les premières mentions européennes des hommes qui allaient servir de matériel à ce symbole (le Caliban de la Tempête de Shakespeare). Le dimanche 4 novembre 1492, moins d'un mois après son arrivée sur ce continent qui prendra le nom d'Amérique, Colomb note: «J'ai entendu dire aussi que, loin d'ici, il y avait des hommes avec un œil, et d'autres avec des gueules de chien, qui mangeaient les hommes»; le 23 novembre: «... dont ils disaient qu'elle était très grande (l'île d'Haïti) et qu'il y avait dessus des gens qui avaient un œil sur le front, et d'autres qui s'appelaient cannibales, dont ils montraient avoir grand peur...» Le 11 décembre, il explique «que caniba ne sont pas autre chose que les gens du grand Can», ce qui explique la déformation que subit le nom caraïbe — utilisé également par Colomb (...). Que les Caraïbes aient été semblables à la description qu'en fait Colomb (et, après lui, une interminable bande d'acolytes) est aussi probable que l'existence d'hommes à un œil, à gueules de chien, ou des hommes à queue, ou des Amazones, qu'il mentionne aussi dans ces pages où la mythologie gréco-latine, le bestiaire médiéval et le roman de chevalerie s'en donnent à cœur joie. Il s'agit de la traditionnelle version avilissante que propose le colonisateur de l'homme qu'il colonise» (Paris, Maspero, 1973, pp. 19-23). Les citations du journal de Colomb, note Fernandez Retamar, sont tirées du livre de Julio C. Salas, *Etnografía americana. Los indios caribes. Estudio sobre el mito de la antropofagia*, Madrid, 1920, où il est question de «tout ce qu'a d'irrationnel l'accusation faite à quelques tribus américaines de s'alimenter de chair humaine, comme le soutinrent autrefois ceux qui avaient intérêt à réduire les Indiens en esclavage et comme le répétèrent les chroniqueurs et les historiens dont beaucoup furent esclavagistes...» (p. 211).*

l'existence: «A mon avis, le fait de sacrifier des hommes et de les manger dont parle Gomara n'est pas vrai, car j'ai toujours entendu dire que dans le royaume de Yucatan il n'y a pas eu de sacrifices et on n'a pas connu ce que c'était que de manger la chair humaine (et le fait que Gomara le dise, puisqu'il ne l'a pas vu ni entendu sinon de la bouche de Cortés, qui était son maître et lui donnait à manger, n'a que peu d'autorité car cela ne sert qu'à défendre Cortés et à l'excuser de ses méchancetés); ceci est langage des Espagnols et de ceux qui écrivent leurs effrayants exploits, rendant infâmes toutes ces nations afin d'excuser les violences, les cruautés, les vols et les massacres qu'ils leur ont faits et qu'ils continuent de leur faire»⁵. Bakhtinien avant la lettre, Las Casas renvoie ici à cette situation extraverbale qu'il est nécessaire de faire intervenir pour rendre compte de la constitution sémantique de tout énoncé⁶, geste souvent absent de la démarche de Todorov malgré l'intention exprimée par cet auteur de ne pas lire les textes qu'il convoque «comme des énoncés transparents, mais d'essayer en même temps de tenir compte de l'acte et des circonstances de leur énonciation» (p. 60).

Ces exemples montrent que le rapport de Todorov aux personnages et aux discours n'est pas toujours le même, que les jugements qu'il formule sont déterminés, entre autres, par un jeu d'empathies et de sympathies qui va jusqu'à influencer l'utilisation des instruments analytiques. Du même coup, ces exemples montrent la notion d'*autre* comme entéléchie dont l'emploi occulte le fait que nous n'avons pas un rapport à l'autre, mais des rapports aux autres —

5. *Historia de las Indias, III, CXVII. La traduction est mienne. JGM.*

6. Cf. V. Voloshinov, «Le discours dans la vie et le discours dans la poésie. Contribution à une poétique sociologique», in T. Todorov, *Mikhaïl Bakhtine le principe dialogique, op. cit., pp. 181-215.*

sujets, classes, instances institutionnelles —, et empêche de penser les relations intersubjectives et sociales dans toute leur complexité. Cette pure abstraction tire la réflexion vers le terrain de l'idéalisme, et, dans le même mouvement, elle réduit la multiplicité du social à l'individuel. A propos de cette réduction, les titres de certaines parties du livre sont éloquentes — «Colon herméneute», «Colon et les Indiens», «Moctezuma et les signes», «Cortés et les signes» —, comme est éloquente l'introduction, au point de départ de l'enquête, non d'une question à propos de l'ensemble des facteurs sociaux et des intérêts qui mettent en branle l'entreprise de Colomb — en particulier, les intérêts de la monarchie espagnole et des banquiers génois de Séville qui financent le projet — mais d'une interrogation touchant un seul individu: «Colon ne pouvait être sûr qu'au bout de l'océan il n'y eût pas l'abîme, et donc la chute dans le vide; ou encore, que ce voyage vers l'ouest ne fût la descente d'une longue pente — puisque nous sommes au sommet de la terre — qu'il serait ensuite trop difficile de remonter; bref, que le retour fût possible. La première question dans cette enquête généalogique sera donc: qu'est-ce qui l'a poussé à partir? Comment la chose a-t-elle pu se produire?» (p. 14).

Les glissements conceptuels et méthodologiques de *la Conquête de l'Amérique*, et tout particulièrement la constante extrapolation idéaliste de l'individuel au social, nous mettent devant un véritable paradoxe: la sémiotique, censée donner aux sciences humaines une infrastructure leur permettant d'accroître leur rigueur scientifique, risque, par un certain type d'apport à l'histoire, de dévoyer cette discipline de son objet et de la retenir dans un état pré-scientifique de développement propre à l'époque où elle n'était qu'enregistrement de faits isolés et chronique d'exploits individuels.